

CÉCILE D'UN VIEUX PAYSAN

NOUVELLE

Ferme de l'Orme-Dur, par Lhommaizé (Vienne),
ce 15 juillet 18...

Ma chère mère, que vous avez donc bien fait de m'envoyer au vert dans ce coin de campagne isolé et paisible ! Chaque jour je retrouve des forces, chaque jour il me semble que je renoue l'un des fils brisés dans ma pauvre tête. C'est si bon, la vraie, vraie campagne, cet air pur imprégné des senteurs de la terre et des bois ! la trace laissée par cette abominable fièvre cérébrale va s'effaçant. N'ayez donc plus d'inquiétude. Dieu aidant, je serai bientôt tout à fait remis et vous me reverrez frais et dispos.

Est-ce assez maladroît de tomber malade au sortir de l'Eclie centrale, et de se sentir terrassé pendant des mois, incapable de rien faire quand on a tant envie d'entrer enfin dans la vie active et utile. Voilà tous mes amis casés ; l'armée, les mines, les grands travaux les ont pris. Et moi... obligé de me faire paysan pour retrouver force, santé, équilibre intellectuel.

Les premiers jours, je m'ennuyais terriblement : puis, peu à peu je me suis intéressé à tout ce qui m'entoure. Un vieux paysan d'ici m'a pris en amitié, il prétend m'enseigner tous ses talents champêtres. C'est qu'il en a beaucoup, le père Bréleau ; ma nourrice, votre fidèle Marianne, mène assez dru tous les gens de la ferme depuis que son mari "a défunté," mais sans le père Bréleau, rien n'irait "dret," comme elle dit. Sous sa direction je fais de remarquables progrès.

Maman, votre fils manie proprement la serpe, lance l'épervier, avec élégance pour conquérir la friture du déjeuner ; il conduit avec distinction les trois chevaux qui traînent l'immense charrette chargée de gerbes dorées, mais quant à lier de ses mains une seule de ces gerbes, pas moyen !... impossible d'arriver à nouer autour de sa taille la ceinture en paille de seigle tordue. C'est humiliant, j'en conviens, mais c'est ainsi. Cela désespère mon vieux Bréleau.

"Ca vienra, ça vienra," répète-t-il pour me consoler. En attendant il me conte toutes les histoires du pays ; car il est bavard comme une aïasse (une pie céans). Les autres gens de la ferme me regardent avec une certaine défiance ; pour eux, je suis "le jeune monsieur," c'est-à-dire un être dissimilé et par cela seul inquiétant.

Bronzé, bistré, ridé, par la vie des champs, mon bon Bréleau ressemble à une vieille terre cuite, mais deux petits yeux gris pétillants donnent à sa physionomie un air tout à fait plaisant, suivant l'expression du pays.

Il s'habille d'un immense pantalon de toile bise, brodé de pièces bariolées sous lesquelles l'étoffe primitive a presque disparu, et grimant jusqu'aux épaules où le tiennent deux bretelles courtes attachées à six doigts du menton. La blouse ou biaude en toile bleue fané est pour les dimanches et cérémonies ; sa tête est abritée par un antique chapeau en jonc tressé, à bords plats. Voilà le père Bréleau, ma chère mère ; pas élégant mais si brave homme !

Le soir, nous allons regarder le soleil se coucher, pour savoir quel temps il fera le lendemain ; confortablement installés au pied d'une meule de foin nous respirons la fraîcheur de la Vienne qui coule dans la vallée à travers les fouillis de verdure où mille oiseaux se disent bonsoir.

Arrivent alors d'interminables histoires. En voici une que j'ai transcrite textuellement, gardant toutes les expressions naïves qu'il lui donnent un parfum de terroir si particulier. Vous savez que dans le centre de la France, les paysans ne parlent pas patois, mais ils emploient beaucoup de mots dérivés du celtique et du latin.

"Vrai de vrai, monsieur, il n'y a pas le long de Vienne un plus joli endroit que le petit bourg de Civaux. Mais aussi tout de même la Vienne est la plus gente des rivières. Moi qui suis un ancien, j'ai voyagé plus de quarante lieues d'ici et je n'ai pas rencontré

une eau plus plaisante. Il y a là de beaux bois, de bons prés, des terres fines pour le blé et tout.

"Le bourg n'est pas grand, non, mais toutes les maisons ont l'air de se connaître. Elles sont comme une vieille famille ; aussi la mousse, les iris et un tas d'herbes inconnues poussent dessus les toits en chaume, sans se gêner un brin. Tout ça se tient et forme un bon test pour les fenaux et aussi pour le monde qui est dessous.

"Les arondes y entrent comme chez elles et font leur nid dans les coins des poutres brunes. Jamais on n'y toucherait. Elles le savent bien. Les bêtes ça a souventes fois plus de connaissance qu'on n'imagine. Et puis ces oiseaux-là portent bonheur. Chacun sait cela.

"Tout le monde se connaît, dans ce petit pays.

"On n'y aime pas les gens qui viennent de l'étrange, ni surtout les Parisiens.

"L'hiver les femmes se rassemblent dans la bergerie de Javeau, le propriétaire des Grangeries, parce qu'il fait chaud là-dedans sans brûler de bois ni de javelles. Il permet ça, cet homme. Là on file, on écale des châtaignes et on jase, ah dame ! on jase,—et sur le petit à la Louisa, lequel a les dents qui lui poussent, il ne jette qu'un ori, cet enfant,—et sur la Modeste, la fille au grand Cadet : la voilà grande et pas vilaine, qui qui l'aura, avec son oseraie et ses deux arpents de vigne ?

"Le petit Claude est parti voilà deux ans, sans dire où ? Le porteur de lettres qui connaît tout, dit qu'il s'est fait moine : qui est-ce qui connaît cela ? Et moi, pardine : les moines et les chamoines mangent sans travailler ni porter de chapeaux, ni aucun soulier. J'en ai vu ; ainsi c'est sûr.

"La bique de la maîtresse Marie a fait cinq biquons, voilà une bête qui vaut son prix, sans compter le lait.—Le bidet de monsieur le curé a des javards. Et les histoires arrivent à la file comme l'eau à la fontaine du marché.

"Mais je ne vous ai encore rien dit de maître Javeau personnellement. Sa ferme est sur le bord de la grande route, sa maison est la plus belle du bourg. Il le sait bien ! Avant l'invention de cette satanée mécanique qu'on appelle le chemin de fer, c'était une petite auberge, cette maison.

"Du temps d'autrefois on faisait des routes larges et solides ; elles se déroulaient au loin comme un ruban de file bis. Tout du long il y avait de vieux grands ormes, on y coupait même des feuillards pour les agneaux. C'était, paraît-il un nommé Sully qui avait fait ces plantations. Cet homme-là travaillait pour le bien du peuple quoi qu'il fût l'ami du roi à ce qu'on dit.

"Mais à présent les routes sont désertes, hormis les jours de marchés et au temps des foires. On a installé en place des chemins de fer ; ça vous apporte au galop un tas de nouveautés auxquelles il arrive qu'on ne comprend rien.

"Une fois c'est la maladie des pommes de terre une autre fois le suffrage universel, et puis l'Empire, et puis la république et le diable et son train. C'est à en perdre l'imagination.

"Heureusement que de ce temps-là, le blé et le fourrage poussent tout de même, sans souci de rien. Il faut dire pourtant que les denrées se vendent mieux, à cause des Anglais qui s'en viennent plus facilement au mitan du pays, rincer les œufs et le beurre, les fruits, le vin. A vrai dire, ils laissent leur argent, ce qui n'est pas mauvais. Que voulez-vous, le paysan aime l'argent plus peut-être que les gens de la ville. C'est qu'il lui en coûte plus de peine pour le gagner !

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents pour la vente au numéro.
Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements pour un an au JOURNAL DES FAMILLES ou pour \$8.00 d'abonnements, soit pour deux mois ou plus, aura droit à une année d'abonnement, ou, si on le préfère, nous allouons la commission donnée aux agents.